

En attendant que tout à l'heure le rideau se lève sur le troisième acte d'*Alhalie*, laissez-moi vous conter une histoire. Elle sera courte et très édifiante.

Il y avait une fois un Principal de Collège qui gémissait de n'avoir dans sa maison — qui était pourtant fort belle et qu'on appelait un palais — qu'une pauvre salle de fêtes, étroite, incommode, peu sûre. La pensée d'en bâtir une autre lui était venue souvent ; à cela, d'ailleurs, l'encourageaient plusieurs parmi ses régents, les jeunes surtout — la jeunesse ne doute de rien ! — Mais cette pensée de bâtir une autre salle, il l'avait repoussée toujours comme une mauvaise tentation ; car, chaque fois qu'il s'en ouvrait à son Argentier, celui-ci, qui n'était pas riche malgré les plus sages économies, lui montrait le fond de sa cassette où gisaient éparses quelques maigres pistoles et concluait d'un ton péremptoire : « Ce n'est pas possible ».

Rien n'est impossible à la bonne Providence et Elle le fit bien voir au Principal et à son Argentier. Elle voulait qu'une salle nouvelle fût bâtie. Elle attendait seulement une occasion favorable pour exécuter son projet. Or, le Collège venait d'atteindre sa centième année et il préparait, pour marquer cette date, de grandes fêtes où seraient conviés la multitude de ses anciens élèves, de ses bienfaiteurs, de ses amis. C'est alors que la Providence jugea bon d'intervenir. Elle avait bien loin de là, dans une grande ville appelée Paris, un agent très fidèle, très dévoué, d'une générosité inlassable, qui l'avait toujours admirablement servie dans chacune des œuvres de charité et d'apostolat qu'Elle lui avait recommandées, et il se trouvait que ce fidèle agent de la Providence avait étudié autrefois dans le Collège dont nous parlons, qu'il avait voué à ce Collège une très vive reconnaissance, qu'il y entre-

tenait toute une colonie de bons écoliers, qu'il avait même déjà, par des dons généreux, contribué beaucoup à son embellissement.

La Providence n'eut qu'un signe à lui faire et il prit sa plume, la bonne plume avec laquelle il signe d'ordinaire les Actes de sa charité, et il écrivit au Principal : « Votre salle des fêtes est insuffisante. Il vous en faut une autre. Faites-moi savoir immédiatement quelles seraient ses dimensions et quel prix elle coûterait ». Comme bien vous pensez, le Principal n'eut garde de désobéir à l'injonction qui lui était faite. Un plan fut dressé, le devis des dépenses établi et le tout expédié sans retard à qui en réclamait si gracieusement l'envoi. Deux jours après une lettre arrivait : « Mettez dès demain les ouvriers à la besogne. Que le travail se fasse promptement et solidement. La note à payer me regarde ».

Le lendemain, les ouvriers furent mis à la besogne. Sous la direction d'un chef qui unit la plus belle activité à beaucoup de savoir-faire et qu'on ne saurait trop louer, ils travaillèrent si bien qu'en moins de trois mois, à la grande joie du Principal, de son Argentier, de ses Régents et de ses écoliers, la salle fut achevée et, quand sonna l'heure du Centenaire, elle put recevoir sous sa voûte lambrissée la multitude des invités qui accouraient au vieux Collège de toutes les parties du monde.

C'est une histoire que j'avais annoncée. C'est une histoire que je viens de conter : une histoire vraie. Si elle n'était pas vraie, nous ne serions ici ni les uns ni les autres. Et nous devons d'y être à la bonne Providence qui, en la personne de M. l'abbé Jouin, curé de Saint-Augustin, à Paris, a voulu que cette magnifique salle fût bâtie, s'offrant à en payer tous les frais. C'est, après beaucoup d'autres présents qu'il nous a faits, le présent royal qu'il nous offre à l'occasion et en l'honneur du Centenaire de son bien aimé Collège.